

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

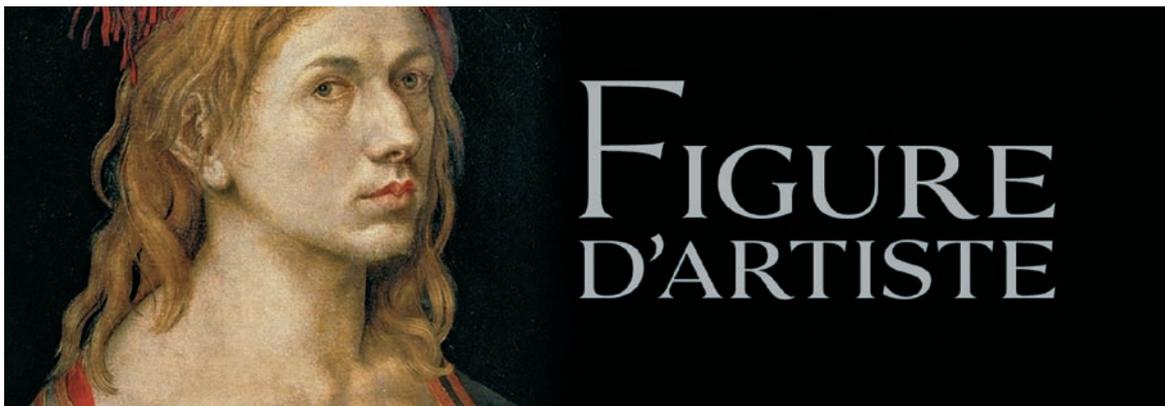


Sommaire

Dossier :

Exposition « Figure d'artiste »
Petite Galerie - Musée du Louvre

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Jean-Luc Martinez
- 05. Extraits choisis
- 07. Albrecht Dürer - Portrait
- 09. « Prendre la plume des Lumières au Romantisme »
- 11. Dernières parutions
- 13. Agenda



Édito

Exposition « Figure d'artiste » Petite Galerie du Louvre

Nathalie Jungerman

Depuis septembre 2019, et jusqu'au 29 juin 2020, la Petite Galerie du Louvre présente une exposition intitulée « Figure d'artiste » que la Fondation La Poste soutient et dont Jean-Luc Martinez, président-directeur du musée du Louvre, a assuré le commissariat avec Chantal Quillet, professeure agrégée de lettres classiques. L'exposition, accompagnée d'un catalogue dont les textes et les analyses précises sont illustrés de quatre-vingt-dix reproductions, se divise en cinq parties qui vont de la question de la signature (de la notion d'artisan, d'artiste et d'œuvre d'art) à l'institution artistique (Académie puis Salon), en passant par l'autoportrait et la biographie (le peintre, pouvant être un héros romanesque). L'exposition éclaire également les croisements historiques et thématiques entre l'art visuel et la pratique littéraire qui se sont développés au cours des siècles dans une constante émulation. Elle montre le lien qui unit les deux expressions artistiques grâce à un choix impressionnant de grandes œuvres provenant des collections de huit départements de conservation du Louvre, depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^{ème} siècle, et à une sélection de textes variés qui relèvent notamment de la poésie, du roman, de l'essai ou de la critique d'art. Les cartels littéraires donnent à réfléchir sur l'émergence de la figure de l'artiste qui cherchera à « imposer l'âme à la matière ».

Créée en 2015, « la Petite Galerie – affirme Jean-Luc Martinez dans notre entretien – est une introduction aux collections, pour permettre à tous ceux qui souhaitent enrichir leur culture artistique d'éduquer leur regard. » Dans cette perspective, l'engagement de la Fondation La Poste auprès du musée du Louvre permet aux associations qu'elle soutient de profiter de ce dispositif en proposant des programmes d'accès à la culture pour les jeunes.

Entretien avec Jean-Luc Martinez

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Depuis cet automne et jusqu'au 29 juin 2020, la Petite Galerie du Louvre présente une exposition intitulée « Figure d'artiste » dont vous avez assuré le commissariat avec Chantal Quillet (Professeure agrégée de lettres classiques). L'exposition se divise en cinq parties qui vont de la question de la signature, dès l'Antiquité, à l'institution artistique, en passant par l'autoportrait et la biographie. Comment la Grèce antique, matrice de la pensée occidentale, considère l'œuvre d'art ?

Jean-Luc Martinez Dans le monde antique en général, la notion d'art et le statut d'artiste n'existent pas. Les Grecs emploient le mot « technitès » pour désigner la création qui s'apparente à l'artisanat tout comme les Romains emploient celui d'« artifex ». Ce qui est mis en valeur, ce sont les compétences techniques, le savoir-faire de ceux qui travaillent dans des ateliers. Cela est valable pour toutes les civilisations antiques. Pourtant c'est bien en Grèce qu'à partir du V^{ème} siècle avant J.-C. des personnalités artistiques se distinguent et que naît l'histoire de l'art.

Pouvez-vous nous parler du statut et du rôle de l'artiste qui se dessinent au cours des siècles dans un tissage de relations complexes avec la société ?

J.L.M. Dans l'Antiquité, les artisans appartiennent à des catégories sociales très encadrées. Méprisés en

Grèce ancienne par des auteurs et philosophes qui valorisent d'abord les activités intellectuelles, les créateurs – sculpteurs, peintres, orfèvres, architectes – sortent peu à peu de l'anonymat.

Des noms d'« artistes » nous sont ainsi parvenus, transmis notamment par des auteurs d'époque romaine, tels Pausanias ou encore Pliny l'Ancien. Des signatures inscrites sur des objets existent également mais restent difficiles à interpréter : sont-elles le signe de la fierté d'un individu ou s'agit-il d'une marque d'atelier comme sur les vases grecs par exemple ? Cette question se retrouve au Moyen Âge en Occident comme en terre d'Islam, car si les productions artistiques sont dans leur grande majorité anonymes, des œuvres prestigieuses portent des noms d'artisans (Maître Alpais sur un ciboire de Limoges, par exemple).

La rupture s'opère à la Renaissance. C'est à cette époque que certains créateurs ont revendiqué un statut d'égalité avec le poète, le seul qui était reconnu comme inspiré par les Muses. L'artiste peintre ou sculpteur se pense alors comme un intellectuel et réclame une reconnaissance au sein de la cité. Plus tard en France, l'Académie, sous le patronage de Louis XIV, a offert aux artistes cette émancipation.



Eschmounillec, sculpteur actif à Chypre au VII^e siècle av. J.-C., Monument offert au dieu Bès. Lanarca (Chypre), 750-600 avant J.-C., calcaire, 68 x 29 cm, Paris, musée du Louvre, département des Antiquités orientales, AM 1196. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Franck Raux.

La base de cet objet porte une inscription en phénicien (Phénicie, Liban actuel), sans doute la plus ancienne « signature » d'un artiste, un certain Eschmounillec, « sculpteur pour son seigneur ».



Jean-Luc Martinez
© Florence Brochoire - Musée du Louvre

Jean-Luc Martinez, archéologue et historien de l'art spécialiste de sculpture grecque antique, est président-directeur du musée du Louvre depuis le 3 avril 2013.

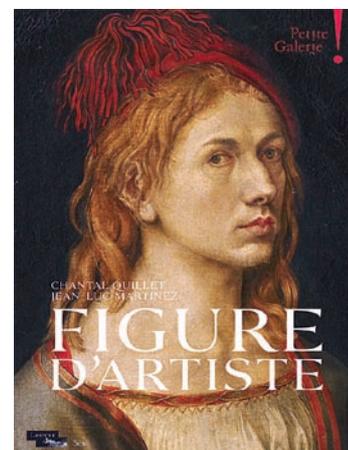


Figure d'artiste
Sous la direction de Chantal Quillet
Jean-Luc Martinez
Assistés de Florence Dinet
Éditions du Seuil & Louvre éditions, 2019.
165 pages.
Catalogue de l'exposition
Petite Galerie
Musée du Louvre
Du 25 septembre 2019 au 25 juin 2020

Exposition soutenue par



Grâce à un choix de textes, l'exposition montre que littérature et art pictural, au sens large, présentent de nombreux points communs (l'histoire, le portrait, le paysage... création d'un art à partir de l'autre), sans parler des peintres (tel Delacroix) eux-mêmes écrivains...

JL.M. La reconnaissance sociale des artistes passe par l'acquisition d'une culture littéraire et artistique classique. Ainsi, le sculpteur Coysevox (1640-1720) s'inspire de la description d'une sculpture de Phidias (sculpteur grec du V^{ème} siècle avant J.C.), écrite par Pausanias, pour réaliser sa *Vénus accroupie*. Il va même jusqu'à apposer la signature de Phidias à côté de la sienne ! Nous avons, au sein de la Petite Galerie, plusieurs exemples d'artistes écrivains, à commencer par Giorgio Vasari, que l'on qualifie souvent de premier historien de l'art et qui a rédigé les *Vies des plus illustres peintres, sculpteurs et architectes*. Beaucoup ignorent que Michel-Ange a été un grand poète : « Sous tes crayons et tes pinceaux, l'art sait égaler la nature. Que dis-je ? tu lui ravais presque la palme en embellissant ses ouvrages. » [*L'œuvre littéraire de Michel-Ange*, sonnet XXXVIII, Paris, Delagrave, 1911]. Au XIX^{ème} siècle, Delacroix est en quelque sorte un artiste contrarié : il aurait voulu devenir écrivain ! Son journal, conservé au musée Delacroix, en témoigne.

Dans cette Petite galerie dédiée à l'éducation artistique, vous présentez une quarantaine d'œuvres issues des différentes collections du Louvre. Comment avez-vous procédé pour établir ce choix et celui des textes littéraires ?

JL.M. La Petite Galerie est une introduction aux collections, pour permettre à tous ceux qui souhaitent enrichir leur culture artistique d'éduquer leur regard. Chaque année, en lien avec les programmes scolaires et la programmation du musée, nous choisissons un thème de l'histoire de l'art à explorer.

Il est primordial pour moi de présenter dans la Petite Galerie des œuvres importantes. Nous avons la chance d'avoir une collection exceptionnelle, l'une des plus belles au monde. Peu de musées pourraient présenter dans une même salle des autoportraits de Dürer, Poussin, Rembrandt et Delacroix. Quoi de mieux pour donner envie au visiteur d'aller plus loin dans sa découverte du musée ? Avec ma collègue Chantal Quillet, professeure agrégée de lettres classiques, nous avons privilégié la diversité des genres et des époques (textes littéraires, théorie de l'art, critique d'art, biographies).

Des autoportraits, notamment de Dürer, Tintoret, Poussin, Rembrandt, Vigée Le Brun, Delacroix, témoignent à chaque fois d'un contexte différent de représentation et d'affirmation de soi...

JL.M. Si le contexte est différent, il y a toutefois un point commun : la volonté d'affirmer sa liberté de création. L'autoportrait est un exercice solitaire qui permet à l'artiste de se confronter à son art. C'est aussi un moyen à la Renaissance, moment où apparaît ce genre, de s'affirmer digne de se représenter comme les grands, princes ou évêques.

L'exposition met aussi en valeur les femmes artistes (Élisabeth Sophie Chéron, Élisabeth Louise Vigée Le Brun, Marie-Guillemine Benoist, Félicie de Fauveau...) qui n'avaient pas le droit de dessiner d'après modèle vivant... Le musée du Louvre était alors pour elles un lieu d'émancipation où elles pouvaient accéder à la pratique de la copie...

JL.M. À partir de 1793, le museum central des arts est ouvert d'abord aux artistes et élèves-artistes. Il est le lieu de l'apprentissage et de la rencontre avec les maîtres. C'est un moyen en effet pour les femmes de copier la peinture d'histoire et de se confronter à l'anatomie, alors que les cours sur modèle vivant de l'Académie des beaux-arts leur étaient interdits.



Eugène Delacroix, Portrait de l'artiste dit « au gilet vert », vers 1837, huile sur toile, 88 x 77 cm, Paris, musée du Louvre, département des Peintures, RF 25. © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Michel Urtado



Élisabeth Louise Vigée Le Brun, Madame Vigée Le Brun et sa fille, 1786, huile sur bois, 1,32 x 1,12 m, Paris, musée du Louvre, département des Peintures, INV 3069 © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Franck



Harmensz Van Rijn, dit Rembrandt, Portrait de l'artiste au chevalet, 1660, huile sur toile, 1,10 x 0,85 m, Paris, musée du Louvre, département des Peintures, INV 1747 © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Tony Querrec

Peut-on dire que la peinture a été dépendante des textes pour ses sources d'inspiration comme pour sa théorisation et que l'imédiateté de l'image picturale a fasciné les écrivains et inspiré leur travail d'écriture ?

JL.M. « Dépendance » est un terme sans doute un peu fort, autant pour le peintre que pour l'écrivain. Bien sûr, nous pouvons dire que la littérature a été une source d'inspiration pour l'artiste, tout comme l'image a inspiré l'écrivain, chacun se réservant toujours un espace de liberté lors de sa création.

Avez-vous une idée de la prochaine exposition qui sera présentée dans la Petite Galerie du Louvre ?

JL.M. La prochaine exposition sera consacrée au thème de l'exploration du monde et de l'ailleurs dans l'art. Rendez-vous en décembre 2020 !

Figure d'artiste
Du 25 Septembre 2019 au 29 Juin 2020
Petite Galerie du Louvre, Paris

Sites Internet

Musée du Louvre
<https://www.louvre.fr/expositions/figure-d-artiste>

Petite Galerie
<https://petitegalerie.louvre.fr/article/prochaine-exposition-figure-d-artiste>

Extraits choisis

Catalogue de l'exposition
« Figure d'artiste »
© Louvre éditions / Seuil

L'artiste : un artisan de génie

Théophile Gautier « L'art », *Émaux et camées*, 1860, « Poésie », Gallimard, 1981.

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle
Vers marbre, onyx, émail.

Statuaire, repousses
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit ;

Lutte avec le carrare
Avec le paros dur
Et rare
Gardiens du contour pur ;

Peintre, fuis l'aquarelle,
Et fixe la couleur
Trop frêle
Au four de l'émailleur ;

Les dieux eux-mêmes meurent
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant !

L'œuvre classique et la consécration de l'artiste

Horace, « Épître aux Pisons », « Art poétique », vers 18 av. J.-C., *Œuvres*, GF Flammarion, 1967.

Si un peintre voulait ajuster sous une tête humaine un cou de cheval et recouvrir ensuite de plumes multicolores le reste du corps, composé d'éléments hétérogènes, de sorte qu'un beau buste de femme se terminât en laide queue de poisson, à ce spectacle, pourriez-vous mes amis, ne pas éclater de rire ? [...] Un poème est comme un tableau : *Ut pictura poesis*

Autoportraits

Regard d'écrivain

Théophile Gautier, *Le Moniteur universel*, 17 novembre 1864.

Delacroix, que nous rencontrâmes pour la première fois quelque temps après 1830, était alors un jeune homme élégant et frêle qu'on ne pouvait oublier quand on l'avait vu. Son teint, d'une pâleur olivâtre, ses abondants cheveux noirs, qu'il a gardés jusqu'à la fin de sa vie, ses yeux fauves à l'expres-

sion féline, couverts d'épais sourcils dont la pointe intérieure remontait, ses lèvres fines et minces un peu bridées sur des dents magnifiques et ombrées de légères moustaches, son menton volontaire et puissant accusé par un méplat robuste, lui composait une physionomie d'une beauté farouche, étrange, exotique, presque inquiétante : on eût dit un maharajah de l'Inde, ayant reçu à Calcutta une parfaite éducation de gentleman et venant se promener en habit européen à travers la civilisation parisienne. (...) Il savait adoucir le caractère féroce de son masque par un sourire plein d'urbanité. Il était moelleux, velouté, câlin comme un de ces tigres dont il excelle à rendre la grâce souple et formidable, et, dans les salons, tout le monde disait : « Quel dommage qu'un homme si charmant fasse de semblable peinture ! »

La vie d'artiste : un témoignage de son génie

Giorgio Vasari, *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, Dédicace à Cosme 1er, t. I, Actes Sud, 2005.

J'ai rapporté, les vies, l'activité, les styles et les conditions de tous ceux qui ont ressuscité les arts tombés en léthargie, puis les ont progressivement élevés, enrichis et portés enfin à ce degré de solennelle beauté où ils se trouvent aujourd'hui. Presque tous étaient toscans, la plupart florentins, et beaucoup d'entre eux ont été soutenus et stimulés à l'ouvrage avec toutes sortes d'avantages et d'honneurs par vos illustres aïeux : on peut donc dire que votre pays, et votre maison fortunée ont vu renaître ces arts qui ont rendu au monde noblesse et beauté.

Michel-Ange, *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange*, sonnet XXXVIII, Paris, Delagrave, 1911.

Sous tes crayons et tes pinceaux, l'art sait égaler la nature. Que dis-je ? tu lui ravis presque la palme en embellissant ses ouvrages. Mais quand ta docte main s'applique à un travail plus noble encore, à écrire, ton triomphe devient complet : tu donnes l'immortalité à des hommes. Que si jamais, dans aucun siècle, l'art put rivaliser avec la nature, tôt ou tard ce qu'il a produit doit périr, et la nature triompher ; Mais toi, arrachant de l'oubli des souvenirs éteints, tu la forces à voir vivre autant qu'elle des noms qui iront, avec le tien, à l'immortalité.

Le peintre : héros romanesque

Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, 1831, GF Flammarion, 1981.

La mission de l'art n'est pas de copier la nature mais de l'exprimer ! Tu n'es pas un vil copiste mais un poète ! s'écria vivement le vieillard en interrompant Porbus par un geste despotique. [...] Assurément, une femme porte sa tête de cette manière, elle tient sa jupe ainsi, ses yeux s'alanguissent et se fondent avec cet air de douceur résigné ; [...] C'est cela et ce n'est pas cela. Qu'y manque-t-il ? Un rien mais ce rien est tout. Vous avez l'apparence de la vie, mais vous n'exprimez pas son trop-plein qui déborde, ce je ne sais quoi qui est l'âme peut-être et qui flotte nuageusement sur l'enveloppe.

Les Salons

Diderot, *Essais sur la peinture*, Pour faire suite au Salon de 1765, Hermann, 2007.

Mais que signifient tous ces principes, si le beau est une chose de caprice, et s'il n'y a aucune règle éternelle, immuable du beau ? Si le goût est une chose de caprice, s'il n'y a aucune règle du beau, d'où viennent donc ces émotions délicieuses qui s'élèvent si subitement, si involontairement, si tumultueusement, au fond de nos âmes, qui les dilatent ou qui les serrent, et qui forcent de nos yeux les pleurs de la joie, de la douleur, de l'admiration, soit à l'aspect de quelque grand phénomène physique, soit au récit de quelque grand trait moral ? *Apagie*

Sophista (Arrière Sophiste !) : Tu ne persuaderas jamais à mon cœur qu'il a tort de frémir, à mes entrailles, qu'elles ont tort de s'émuvoir.

Élisabeth Vigée Lebrun, reçue académicienne grâce à l'appui de la reine Marie-Antoinette (1774-1793), présente le tableau intitulé *La Paix ramenant l'Abondance* (huile sur toile, 1,03 x 1,33m) lors de sa réception à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1783. Le sujet choisi, une allégorie, relève de la peinture d'histoire, le genre le plus noble dans la hiérarchie fixée par l'Académie, traditionnellement réservé aux hommes. Vigée Le Brun se libère ainsi de la tradition qui cantonnait les artistes femmes dans les genres du portrait et de la nature morte.

Barthélemy Mouffle d'Angerville, « Lettre I sur le Salon de 1783 », dans Louis Petit de Bachaumont, *Les Salons de Bachaumont*, éd. Fabrice Faré, Paris, Librairie des Arts et Métiers, 1995

J'ignore dans quelle classe l'académie a placé Mme Le Brun, ou de l'histoire ou du genre ; mais elle n'est point indigne d'aucune, même de la première. Je regarde son tableau de réception comme très susceptible de l'y faire admettre. C'est *La Paix ramenant l'Abondance*, allégorie aussi naturelle qu'ingénieuse : on ne peut mieux choisir pour les circonstances. La première figure, noble, décente, modeste comme la Paix que la France vient de conclure, se caractérise par l'olivier, son arbuste favori ; elle en montre une branche dans sa main droite dont elle enlace mollement la seconde qui la regarde avec complaisance et paraît céder sans effort à son impulsion. Celle-ci s'annonce avec des épis de blé qu'elle tient à poignée dans sa main gauche et qu'elle est prête à répandre. De l'autre, elle verse avec profusion d'une corne d'abondance les différents fruits de la terre. Des outres remplies de vin complètent toutes les jouissances nécessaires aux premiers besoins du peuple sur qui les bénédictions de la paix sont principalement appelées.

Du reste le personnage qui représente l'Abondance est une femme superbe, à la Rubens, dans ses fortes proportions, indices de la santé, de la vigueur et de la joie. (...) Examine-t-on ensuite ces figures en artiste, on les juge groupées supérieurement ; on admire les formes larges, les contours moelleux, l'attitude pittoresque de l'Abondance, savamment posée, tandis que la Paix, fille du ciel, est dessinée d'un trait plus précis ; elle porte répandus sur sa figure cette douceur, ce calme, ce repos des habitants de l'Olympe ; son vêtement uni et sévère contraste avec merveille avec le brillant des étoffes que laisse flotter négligemment sa compagne, tout à fait terrestre. (...)



Élisabeth Louise Vigée Le Brun, *La Paix ramenant l'Abondance*, 1780, Salon de 1783, huile sur toile, 1,03 x 1,33 m, Paris, musée du Louvre, département des Peintures, INV 3052
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Philippe Fuzeau

Albrecht Dürer

Portrait

Par Corinne Amar



Albrecht Dürer, *Portrait de l'artiste tenant un chardon*, 1493, parchemin collé sur toile, 72 x 59 cm, Paris, musée du Louvre, département des Peintures, RF 2382 © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Thierry Ollivier

Albrecht Dürer (1471-1528) dont l'œuvre se situe dans une époque de transition entre le Moyen Âge et la Renaissance, connaîtra de son vivant une immense popularité. Dessinateur, graveur d'exception tant sur cuivre que sur bois, peintre, théoricien, presque aussi célèbre comme écrivain que comme peintre, allemand, il était né à Nuremberg, la fastueuse cité où graveurs, imprimeurs, horlogers, orfèvres rayonnaient.

Si l'on pense aux tableaux de Dürer, sans doute a-t-on en mémoire ses paysages, ses figures de végétaux ou d'animaux si minutieux qu'ils nous semblent vivants, comme portés par le souffle, par l'œil d'un botaniste ou d'un entomologiste, ses études d'arbres, de plantes, de touffes d'herbe, d'animaux – crabe, lièvre, langouste, lévrier –, ses autoportraits, ses portraits, ses scènes religieuses et profanes... La Petite Galerie du Louvre à Paris donne à voir aujourd'hui une exposition (jusqu'au 29 juin 2020) sur le thème de la figure de l'artiste et met en avant en guise d'affiche, un autoportrait du peintre (*Portrait de l'artiste tenant un chardon*, 1493), considéré comme le premier de la Renaissance allemande. Albrecht Dürer est alors âgé de vingt-deux ans. Il se représente en buste de trois-quarts, sur un fond sombre aux tonalités bronze, or, fauve, avec un petit bonnet rouge à pompons, le regard doux dirigé vers nous, un chardon dans la main (symbole de l'amour et de la fidélité conjugale). Il semble converser avec le *Portrait de l'artiste au chevalet de Rembrandt* (1660).

Albrecht Dürer est issu d'une famille d'orfèvres d'origine hongroise par son père, nurembergeoise par sa mère. Il passe son enfance dans l'atelier paternel, apprend le métier d'orfèvre, s'initie très rapidement aux formes, à la précision du trait. Il

découvre une précocité, un don exceptionnel de dessinateur, une aptitude particulière pour la peinture, rêve de se consacrer aux arts graphiques. En 1486, il a seize ans, son père accepte de le mettre en apprentissage, à Nuremberg, dans l'atelier du peintre Michael Wolgemut où il va se former à toutes les techniques, du dessin à l'aquarelle, de la gouache à la peinture à l'huile, jusqu'à la gravure sur bois pour l'illustration de livres. Dans ses *Chroniques familiales*, rédigées à partir de 1524, un texte autobiographique célèbre parce qu'il est la principale source de renseignements sur ses origines et sa famille, où il fait la part large aux hommages filiaux, aux dates solennelles, aux récits d'événements ordinaires de sa vie, à son attachement à ses parents, aux valeurs humanistes qui sont les siennes, il relate cette part de sa vie, ce vœu de vouloir être peintre que son père lui accorde, alors que ce dernier s'était fait un devoir de lui transmettre un apprentissage d'orfèvre. « Mon père me prit particulièrement en affection car il vit toute mon application et toute ma volonté d'apprendre. C'est pourquoi il m'envoya à l'école et m'en retira aussitôt que je sus lire et écrire pour m'enseigner le métier d'orfèvre. Lorsque je sus travailler avec soin, mes aspirations me portèrent plutôt vers l'étude de la peinture que vers l'orfèvrerie. Aussi, j'en parlais à mon père mais il en fut chagrin, regrettant le temps que j'avais perdu à apprendre le métier d'orfèvre. Il me laissa toutefois libre de choisir et, l'an 1486, me plaça comme apprenti chez Michael Wolgemut pour que je servis pendant trois longues années. »* Dürer devient expert dans l'art du dessin, dans la technique de la gravure puis, il prend la route, baluchon sur l'épaule, comme c'est la coutume à l'époque, pour un tour de compagnonnage et des ateliers de maîtres dans lesquels il se devait de terminer sa formation. À cet apprentissage, dans lequel se construit son âme d'artiste, vient aussi se greffer ce questionnement existentiel : *Qu'est-ce que l'être ? Qui est-il ? Qu'y a-t-il en lui ?* « Toute sa vie également – expliquera André Deguer, dans son introduction biographique à ce délicat ouvrage intitulé *Albrecht Dürer, Catalogue raisonné, Bois gravés*** –, dans une lutte quotidienne pour atteindre la perfection de la forme, il eut l'intime conviction de l'importance de sa propre personnalité artistique et de la valeur de ses créations appelées à défier le temps. » Il voyage, il ouvre les yeux, il veut découvrir. À Colmar, à Bâle (le grand centre de l'imprimerie à l'époque), il travaille comme graveur chez des éditeurs pour leurs publications. En 1492, il est de retour à Nuremberg où son père l'a promis à la fille d'un négociant de la ville. Ce qu'il rapporte en ces termes dans ses *Chroniques familiales* : « Et lorsque je fus rentré chez moi, Hans Frey avait décidé

avec mon père de me faire épouser sa fille. Il me donna pour elle 200 florins et organisa le mariage ». Il part aussitôt après son mariage pour l'Italie, et plus précisément pour Venise, parce que la ville, par sa position, entretenait de nombreux contacts commerciaux avec l'Allemagne. C'est une occasion pour lui de vendre des œuvres. Il y séjourne près d'une année. Après avoir épuisé les techniques de l'art allemand, il puise aux sources de l'art italien, découvre l'art de la Renaissance italienne, éprouve une fascination pour l'Antiquité, se révèle paysagiste, et en 1495, de retour à Nuremberg, ouvre un atelier, s'attache à sa grande passion : les proportions de l'anatomie humaine – pour lesquelles il publiera un traité : *Traité des proportions* – et les lois de la perspective.

En Italie, il a aussi découvert l'importance de la couleur. Chez lui à nouveau, il continue à peindre, à graver, écrit de plus en plus, réfléchit à la théorie de l'art, à la représentation du corps humain, aux lois mathématiques, à l'architecture de la Renaissance. Il compte parmi ses amis le capitaine de la milice de Nuremberg ou le chancelier municipal d'Augsbourg, des privilèges exceptionnels pour un artisan de sa condition qu'il ne doit qu'à son génie artistique. Il est inondé de commandes, et pourtant, il arrive qu'il soit payé misérablement et en souffre, car peu de ses acheteurs connaissent la valeur d'une œuvre d'art. Dürer n'est pas seulement un artiste, il est aussi très concerné par les grands bouleversements de l'histoire des années 1500. Les années de la Réforme comme celles de la Guerre des Paysans l'affectent, il est aussi épris de la piété religieuse de ses parents, soucieux de l'avenir du monde, inlassablement avide de connaissance intellectuelle, scientifique. C'est à cette époque aussi qu'il peint *L'Autoportrait* ou *Autoportrait à vingt-huit ans*, portant un manteau avec col en fourrure, juste avant son vingt-neuvième anniversaire, et le dernier de ses trois autoportraits. Après ses voyages en Italie, aux Pays-Bas, rentré à Nuremberg, il s'attelle à son œuvre fondamentale : « *Directives pour mesurer avec un compas et une équerre les lignes, les plans et les corps entiers* » (1524-1525), rédige un traité des fortifications (1527), suivi d'un autre, capital, sur les proportions du corps humain***(1528).

Tandis que son activité créatrice ralentit, son besoin de transmettre ce qu'il a lui-même expérimenté sur les théories de l'art se déploie. Sa correspondance, notamment ses *Lettres d'Italie* à son ami Willibald Pirckheimer, juriste, humaniste qui exerça d'importantes fonctions municipales à Nuremberg, l'a pris sous son aile et l'encourage, montre à quel point il est conscient de son lent parcours, de sa modernité, du progrès de ses connaissances. À la fin de sa vie, un retour ultime à la nature, et cette compréhension finale que l'expression suprême de l'art est la simplicité.

.....

*Albrecht Dürer, *Chroniques familiales, Écrits sur des dessins, suivi des lettres d'Italie*, éditions de L'Amateur, 1996, citation p. 28

**Albrecht Dürer, *Catalogue raisonné des bois gravés*, éd. Berghaus International, texte français par Pierre Crèvecoeur, 1980

***Dürer, *Lettres, écrits théoriques et Traité des proportions*, éd. Hermann, Paris, présentation par Pierre Vaisse, 1964

Regard d'écrivain

François Cheng, *Pélerinage au Louvre*, Paris, Louvre éditions et Flammarion, 2008.

L'homme tient dans sa main un chardon. Le tableau ayant été peint à l'époque de ses fiançailles, une interprétation suggère que la fleur symbolise la fidélité. Une autre rappelle que, traditionnellement, le chardon est le symbole de la Passion du Christ. Dans les deux cas, il s'agit de l'engagement. L'homme est résolu à s'engager à fond dans sa vocation. Ce corps qui est là, simplement vêtu, avec sa coiffe rouge sur la tête, sa chemise plissée cousue de gros fils rouges et sa veste aux liserés également d'un ton brun-rouge, est comme lacéré de traces de sang. Il semble vouloir donner à éprouver en sa personne un aspect christique.

(Catalogue de l'exposition « Figure d'artiste » Louvre éditions et Seuil, page 55)

Prendre la plume des Lumières au Romantisme

Par Gaëlle Obiégly



La postérité des écrits varie. S'ils finissent par être publiés, les textes personnels – correspondances, autobiographies, journaux, mémoires – sont dans un premier temps destinés à un cercle de lecteurs beaucoup plus restreint. Parfois à une seule personne, quand on écrit une lettre. L'ouvrage dirigé par Matthieu Magne réunit un ensemble d'articles

qui étudient les enjeux de l'écriture à une époque favorable au genre autobiographique. *Les Confessions* de Rousseau puis *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand sont les joyaux de cette mode autobiographique. Et l'on verra pour chaque cas analysé comment s'effectue le passage d'un lectorat très réduit à un public plus large. Problématique d'actualité puisqu'on assiste aujourd'hui à un changement des conditions d'écriture. D'un côté, l'écriture contemporaine se pratique en amateur ; les ateliers d'écriture foisonnent ; en premier lieu, ils offrent aux écrivains un petit cercle de lecteurs. D'un autre côté, les écrivains se professionnalisent – formation, diplômes, administration, production, font de l'écriture un secteur d'activité économique.

L'ouvrage qui nous occupe est divisé en deux parties. La première consacrée aux liens entre écrits personnels et parcours professionnels. La seconde s'intéresse aux traces d'une présence aux mondes. Cette seconde partie accorde une plus grande place aux correspondances. Dans l'une et l'autre, il s'agit de comprendre pourquoi prendre la plume.

Parmi les auteurs que la fin du XVIII^{ème} siècle a vu émerger dans un paysage éditorial en plein développement, on trouve, bien que minoritaires, les artisans.

Dans son article, Pauline Landois, analyse quinze autobiographies émanant d'artisans allemands.

Ces hommes ont exercé une activité artisanale qui est au centre de leurs écrits personnels. Au XVIII^{ème} siècle, l'essentiel du contingent d'artisans provient du textile mais on trouve parmi ces auteurs autobiographes des représentants des métiers du livre, des métiers de bouche et du cuir. Toutes ces autobiographies ont été publiées, mais pas forcément du vivant de leur auteur. Cette distinction est importante car elle dit quelque chose de la manière dont l'artisan envisage son activité d'écriture. Écrire pour son cercle familial et écrire en vue d'une publication traduisent un certain rapport à ce que l'on écrit. On le destine à ses proches ou à des inconnus. Les pratiques de l'écrit de ces artisans changent de dimension dès lors que leurs textes deviennent des livres. C'est d'ailleurs un goût pour les livres-objets propre à cette époque qui pousse les artisans auteurs à la publication. Mais aussi ils cherchent par ce biais une reconnaissance intellectuelle et sociale. Ils ont un goût prononcé pour l'écriture et la lecture ; ils s'attachent à mettre en avant leur réussite scolaire, leur culture livresque. Cela leur permet de se distinguer du reste des artisans. Le tailleur nurembourgeois Händler considère que son talent pour l'écriture devrait l'amener à un plus haut niveau social et intellectuel. En réalité, si certains y cherchent une distinction, tous les artisans entretiennent un rapport à l'écriture. Dans le mode de fonctionnement des corporations l'écrit était omniprésent. Ne serait-ce que par les supports écrits qui vont l'accompagner tout au long de sa carrière. La tenue des carnets de Tour en est un exemple. Le Tour est un épisode de formation très important pour l'artisan traditionnel. Parmi les autobiographies d'artisans, la narration est presque toujours centrée autour de cet apprentissage en itinérance. Ce qui fournit contenu et forme aux textes. L'expérience du voyage offre un socle narratif. Les péripéties dignes d'être racontées sont nombreuses. Et le déroulement du Tour structure le récit. L'auteur s'appuie sur la chronologie des faits pour produire un texte délimité dans le temps et dans l'espace. C'est la vie nomade qui est narrée à l'arrière-plan de l'apprentissage.

En avançant dans la lecture de cet ouvrage passionnant, on voit se reformuler la question, de manière plus ou moins évidente, des raisons qui poussent à prendre la plume.

Pour les sœurs Brontë et leur frère Branwell, prendre la plume répond à un désir d'amusement. Un amusement pris au sérieux. Leurs écrits d'enfance et de jeunesse, qu'ils ont réalisés au presbytère de Haworth dans le Yorkshire, ont jusqu'au bout influé sur leur vie créative.

Les *juvenilia*, nourris de poésie et de sagas, sont une forme d'écriture à plusieurs. S'y entremêlent l'intime et l'imaginaire. Les sœurs et le frère inventent un monde où évoluent héros et personnages mythiques. Ces écrits de jeunesse comprennent des poèmes, des bouts de récits et des petits drames. Il est difficile d'en dresser l'inventaire car leur achat a entraîné leur démembrement et éparpillement dans diverses collections. L'analyse d'Isabelle Le Pape révèle les conditions qui ont permis aux Brontë, dans leur correspondance, journaux intimes et leurs textes de jeunesse, d'élaborer une nouvelle façon d'écrire. Cet article nous permet de comprendre comment les *juvenilia*, destinés au cercle familial, amènent les sœurs Brontë au monde spécifique de la publication à l'époque victorienne. Elles vont en modifier les conventions car leurs écrits sont en rupture avec la morale d'alors. Mais avant cela, les Brontë ont passé leur temps à inventer des petits drames, à les jouer au coin du feu, à imaginer des îles où leur esprit a formé des colonies autour de grands hommes qui les gouvernent. Elles ont tout réglé de ce monde qui leur est propre, y compris ses lois. La littérature peut aussi être vue comme une façon de faire de la politique, de la géographie, de l'anthropologie en amateur. La littérature des sœurs Brontë est sortie de ces amusements qu'elles ont partagés avec leur frère. Celui-ci n'est pas passé au stade de la publication. Ses écrits sont, toutefois, mêlés à ceux des sœurs dans les *juvenilia*. En 1829, dix-huit aventures sont consignées dans de tout petits livres, de la taille d'une boîte d'allumettes. Avant d'être publiées, les sœurs Brontë sont déjà elles-mêmes éditrices et fabricantes des livres qu'elles ont conçus et écrits. De manière ludique, elles se sont initiées aux divers métiers et techniques du livre. Elles ont, dans l'espace domestique, reproduit le système total de l'édition. Jusqu'à ce que l'éditeur devienne le maître du jeu. Elles se confrontent alors à la sphère publique.

Autre dossier du numéro : Les traces d'une présence au monde. Il s'ouvre avec un article sur l'analyse d'une certaine pratique de l'écriture, celle du cardinal de Bernis. C'est un homme d'État du XVIII^{ème} siècle dont la carrière fut longue et tumultueuse. Tandis que sa vie de poète fut beaucoup plus courte et paisible. Dans cet article, que l'on doit à Diana Curca, il est question des variations du projet d'écriture de Bernis. Prendre la plume est pour lui un moyen d'agir dans des circonstances précises. Il en va de même pour tout type de textes, ses poésies, correspondances, mémoires. Chacun est initié par une situation et pose des enjeux existentiels différents. On verra que les formes prises par ses écrits croisent son parcours. L'écriture et celui qui la porte sont ici abordés dans leur dimension sociale. La question qui guide cette étude n'est pas seulement pourquoi écrire mais aussi pourquoi écrire ceci à ce moment précis.

*Prendre la plume des Lumières au Romantisme
Pratiques de l'écrit dans l'Europe de la fin de
l'époque moderne*
Dirigé par Matthieu Magne
Presses universitaires Blaise Pascal, 2019.
255 pages.

Avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Dernières parutions

Romans

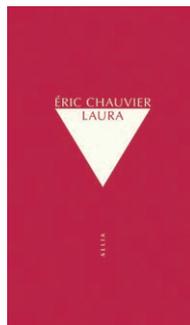


Scott McClanahan, *Le Livre de Sarah*.

Traduction de l'anglais (États-Unis) Théophile Sersiron. « Je n'ai qu'une certitude dans la vie. En vivant assez longtemps on se met à perdre des choses. On finit par se les faire voler : d'abord on perd sa jeunesse, et puis ses parents, et puis on perd ses amis, et puis finalement on se perd soi-même. » Depuis quelques années, Scott McClanahan, un des écrivains les plus en vue de la littérature indépendante américaine, nourrit ses romans de sa propre vie en Virginie-Occidentale. Avec *Le Livre de Sarah*, il

décortique le délitement de son couple sur fond de réalité dans les Appalaches, une des régions les plus déshéritées des États-Unis. À aucun moment il ne se voile la face, il sait pertinemment que son addiction à l'alcool, son penchant autodestructeur et son comportement irresponsable ont eu raison de son mariage. Il se remémore par exemple le matin où il a pris ivre le volant de sa voiture, avant de s'apercevoir que ses deux enfants étaient assis sur la banquette arrière. Quand Sarah lui a fait part de son intention de divorcer, il a fait une tentative de suicide pathétique au paracétamol, puis est resté une semaine entière dans sa voiture sur le parking du Walmart, occupant ses journées à boire des packs de bière, à manger des ailes de poulet et à observer autour de lui le ballet des consommateurs et des laissés-pour-compte. Entre sa femme et lui, il y a eu des disputes fracassantes, des pleurs mais aussi beaucoup de rires et de fantaisie. Un soir où Sarah, infirmière, est rentrée déprimée de l'hôpital, particulièrement affectée par la solitude et la souffrance de ses patients, un décor de plage reconstitué avec sable et transats l'attendait au beau milieu de son salon. Si le livre relate une détresse amoureuse, il n'en est pas moins truffé de scènes hilarantes. Scott McClanahan conduit son récit entre lucidité, tristesse, tendresse et humour, restituant toute la beauté et la force de l'amour qui l'unissait à Sarah. Le matin de son audience de divorce, il est arrivé en retard car il a tenu à lui adresser un mail, espérant qu'à sa lecture elle renoncerait à leur séparation. Dans cette lettre d'amour, il lui disait qu'un jour il écrirait « un livre magnifique plein de douleur et de rires. » Et c'est ce qu'il a fait. Éd. de l'Olivier, 240 p., 22 €. [Élisabeth Miso](#)

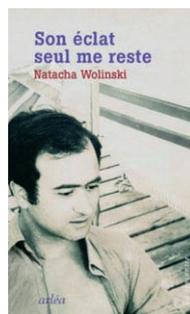
Éric Chauvier, *Laura*. Éric et Laura se retrouvent une nuit de décembre glaciale sur le parking désert d'une usine, dans une petite ville du centre de la France. Il a quitté le décor de leur jeunesse depuis longtemps, elle, elle n'a jamais eu d'autre horizon. Mais il n'a jamais oublié l'adolescente en bikini rouge qui affolait son cœur à la piscine municipale sans qu'elle n'en sache rien. Et trente ans plus tard, le désir persiste, la beauté de Laura le fascine toujours autant malgré les traces visibles d'une déchéance. Les deux amis boivent du rosé, fument des joints et tentent de communiquer, mais la conversation s'avère difficile, décousue, trahissant tout ce qui les oppose, leurs deux mondes irrécyclables, lui le fils d'instituteur qui a réussi et elle, la fille d'ouvriers à la trajectoire jalonnée d'humiliations et de galères. Éric, anthropologue, sait pour l'avoir beaucoup scruté ce que



le langage révèle des relations humaines, des origines sociales, du mépris des dominants, de l'écart grandissant entre les habitants des grandes villes et ceux des régions délaissées. L'écrivain et anthropologue Éric Chauvier aime se saisir de la fiction pour déployer autrement les questions humaines au cœur de ses recherches. Ses travaux théoriques ou ses romans interrogent le quotidien, la vie ordinaire, le langage, dans ce qu'ils traduisent de conditionnements sociaux. Comme lui, Éric le narrateur de son roman, a étudié la philosophie avant de se diriger vers l'anthropologie, comme lui, il a une compagne, deux filles et évolue

entre Bordeaux et Paris où il travaille. On peut voir dans ce double littéraire une part d'autofiction comme l'auteur le laisse entendre dans une interview, mais aussi une revendication sur la manière d'exercer sa discipline. Il faut se tenir au plus près des êtres et des choses, au plus près de leur parole, au plus près de la vie ordinaire, pour écarter toute idée de déterminisme et comprendre ce qui se joue profondément comme interactions humaines dans les fractures sociales de la France d'aujourd'hui. « Qui veut plonger dans l'âme de Laura se doit d'entrer, comme dans un temple oublié, dans ses façons de parler les plus ordinaires. Toute autre forme d'expertise est nulle et non avenue. Il faut revenir en littérature, dans la poésie des angles morts. » Éd. Allia, 128 p., 8 €. [Élisabeth Miso](#)

Récits



Natacha Wolinski, *Son éclat seul me reste*.

Georges Wolinski a été tué le 7 janvier 2015 lors de l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Sa fille Natacha dialogue ici avec lui, sondant son absence et leur relation. « Je suis née, bien avant ma naissance, dans l'oasis de tes dessins. J'ai grandi dans tes jardins secrets, dans les rêves de ta jeunesse, je suis le fruit de tes cheminements et de tes courbes indéfinies. J'ai vécu une partie de ma vie dans la caverne de tes retraits. » Elle s'est construite dans ses silences, sa douceur, sa légèreté et son esprit tranchant. Le dessinateur évoquait peu son

passé, ne s'attardait pas sur ses chagrins, sur le décès de son père à Tunis quand il était enfant. Il ne parlait pas non plus à ses deux premières filles de leur mère défunte, il ne trouvait simplement pas les mots. Ses silences à lui ont fini par les éloigner l'un de l'autre, la fille attendant indéfiniment une parole, un récit qui ne venait pas. Comme lui, elle a grandi sous la protection d'une sœur aînée, elle n'avait que quatre ans à la mort de sa mère. « Le corps privé de mère est un corps dévitalisé, bras ballants, ventre creux, cage vide sous les côtes dans laquelle ne se glisse aucun chant. » Critique d'art pour la presse, l'auteure se trouvait à Singapour quand la terrible nouvelle lui est parvenue. « Cette distance se transformait en un astre lointain, une planète éteinte, devenue plus inaccessible encore, comme si le sort s'acharnait à mettre toujours plus de distance entre nous. » Cette nuit-là, elle a échangé au téléphone avec sa sœur et sa fille, mais était incapable de partager sa peine. Le lendemain, elle a maintenu ses interviews de galeristes, écrit calmement dans l'avion qui la ramenait à Paris. Elle désirait juste être seule et retarder le moment où il lui faudrait affronter le drame. « Je savais déjà de quoi seraient faites les retrouvailles, dans cette famille où le malheur se transmet en silence, d'une génération l'autre. » Elle se souvient de la lumière froide de l'institut médico-légal, des obsèques, de la foule présente ce jour-là qui a rendu toute intimité impossible. Natacha Wolinski témoigne de la difficulté à accepter la disparition d'un être cher et livre un délicat chant d'amour filial. Éd. Arléa, 72 p., 13 €. [Élisabeth Miso](#)



Virginie Linhart, *L'effet maternel*.
« Tu n'avais qu'à avorter : il n'en voulait pas de cette gosse ! Il n'en voulait pas ! Ce sont sans doute ces mots proférés par ma mère qui ont déclenché ce récit. Cette gosse, ma fille donc, sa petite-fille par conséquent, dont nous venions de fêter les dix-sept ans. Que nous est-il arrivé ? Que s'est-il passé entre nous pour qu'elle soit capable de prononcer une phrase pareille ? » L'auteure, réalisatrice de documentaires, qui, en 2008, publiait *Le jour où mon père s'est tu* (Seuil), racontant la vie de son père, Robert Linhart,

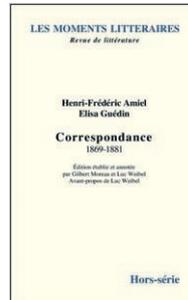
fondateur du mouvement prochinao en France, figure marquante des années 1968 et auteur d'un texte rendu célèbre, *L'Établi* (Minuit, 1981), évoque ici son histoire avec sa mère, en même temps que le rapport à sa propre maternité. Dans un récit mêlant à la fois l'intime et la famille, la petite et la grande histoire, l'auteure remonte le cours de sa vie d'enfant, de femme, de mère. Elle explore les dégâts laissés par la Shoah dans la famille paternelle, le rapport à la parole, au silence, mais aussi ceux causés par le féminisme des années 1970 dont sa mère fut une fière militante. Elle revisite les souvenirs heureux, douloureux de l'enfance, de l'adolescence, le père parti, l'absence de vie familiale, la peur de vivre seule la nuit sans adulte ou baby-sitter, les étés ensoleillés aussi sur la fameuse île, la grande maison où rayonnait sa mère, avec son frère, leur trio soudé, et puis les cousins, les amis, les amants de sa mère parfois de son âge, l'interdiction tacite de plaie, de grandir, de séduire à son tour. Elle dit aussi, de manière bouleversante parce que tout sonne juste, le refuge dans les livres, l'obsession des études supérieures, l'amour fou et la conviction de cet amour fou, l'envie de faire des films, et puis, la grossesse, la désertion brutale de l'amant, la trahison, la solitude, la résurrection... Il arrive parfois qu'on ait envie de dire d'un roman qu'il est saisissant tant il révèle de profondeur et, par là-même, de beauté. Éd. Flammarion, 218 p., 19 €. (Parution : 5 février 2020) [Corinne Amar](#)



Cloé Korman, *Tu ressembles à une juive*. « Attache tes cheveux sinon tu ressembles à une juive : d'une assignation à être plus discrète, à me conformer à une certaine norme physique, je ferai la focale de ce récit. En tant que femme, en tant qu'enfant d'une famille juive rescapée mais aussi en tant qu'écrivaine des banlieues, des minorités, des marges, le clivage pervers entre la lutte contre l'antisémitisme et les autres luttes antiracistes me choque. » Dans ce bref essai autobiographique, argumenté, ciselé, l'auteure mène son enquête dans la France d'aujourd'hui pour essayer de comprendre l'avancée du racisme et exprime un constat : il y a, en France, une façon de distinguer l'antisémitisme et le racisme comme une stratégie perverse de séparation entre les deux haines xénophobes, extrêmement dangereuse parce qu'elle sert l'extrême droite. Romancière qui, jusque-là, avait privilégié la fiction, elle parle ici à la première personne, plonge au cœur de son expérience familiale. *Tu n'es pas vraiment juive, Tu ressembles à une juive...* Ces phrases qu'elle avait entendues à un moment de sa vie, soit d'une étrangère alors qu'elle venait de refuser un dîner en compagnie d'autres Juifs à la sortie de la synagogue, soit de sa propre grand-mère qui lui conseillait de s'attacher les cheveux sinon elle ressemblait à une Juive, lui sont remontées à la mémoire. Au même moment, au début de l'année 2019, une vague d'événements antisémites se succédaient en France, tout aussi violents qu'extrêmement symboliques. Fille de parents militants antiracistes, il lui est indispensable de défendre un judaïsme athée, intellectuel, qui assume son caractère mélangé aux autres cultures, aux autres pays. Ce qu'elle dit, évoquant sa famille, son histoire, son rapport à la littérature comme puissance de transformation, son expérience d'enseignante en Seine Saint-Denis. Éd. Seuil, 108 p., 12 €.

[Corinne Amar](#)

Correspondances



Henri-Frédéric Amiel et Élixa Guédin, *Correspondance 1869-1881*. Édition établie et annotée par Gilbert Moreau et Luc Weibel, avant-propos de Luc Weibel. Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) est l'auteur d'un journal intime dont la première édition (partielle) en 1883 lui valut une célébrité immédiate. Depuis lors, ce journal manuscrit (17 000 pages) a fait l'objet d'une publication intégrale en douze volumes aux éditions L'Âge d'homme (1976-1994). Outre son *Journal*, Amiel a laissé une abondante correspondance, largement inédite. Dans la dernière partie de sa vie, Amiel a échangé de nombreuses lettres avec une jeune femme rencontrée chez l'un de ses collègues universitaires, Élixa Guédin. L'éternel candidat au mariage qu'il était a-t-il songé à l'épouser ? D'entrée de jeu, Élixa le prévient qu'il n'en est pas question, en recourant à cette formule : « Homme ne suis, femme ne daigne, âme suis. »

Il en résulte pourtant une longue correspondance (144 lettres), inconnue jusqu'à ce jour, et retrouvée récemment dans une maison de campagne genevoise. De quoi parlent les deux correspondants ? De la nature de leur relation (à laquelle Amiel a donné un nom : l'« amouritié »), de la possibilité ou non de se rencontrer, de leurs lectures, de leurs idées, de leurs activités, de leurs voyages. Dans ses lettres, Amiel se montre un partenaire enjoué, habile à mener un échange qui s'apparente parfois au marivaudage. Pour sa part, Élixa révèle un visage plus ambitieux. Cette femme brillante est en quête d'une vocation. Amiel lui suggère de s'orienter vers la critique littéraire, ce qu'autorisent ses belles qualités d'analyse et de style. Elle n'en a cure. Elle voudrait se dévouer pour les déshérités. Mais ses tentatives, dans des institutions tenues par des religieuses, à Lyon ou à Paris, tournent court. Elle tient à ses aises... et à ses vacances, qu'elle passe dans des stations à la mode. Quel que soit l'état de son âme, elle s'exprime toujours avec talent, et parsème ses propos de références littéraires puisées aux meilleures sources. Parfois agacé par l'aplomb de sa correspondante, Amiel admire la qualité de son expression : il recopie plus d'un passage de ses lettres dans son journal. Cette édition est précédée d'un avant-propos de Luc Weibel, qui précise dans quelles circonstances les lettres sont arrivées jusqu'à nous. Elle est accompagnée d'un appareil de notes et d'un répertoire des personnages mentionnés, qui éclairent les nombreuses allusions des correspondants au contexte intellectuel, littéraire, religieux et philosophique de l'époque. (Présentation de la correspondance, [Les Moments littéraires](#))

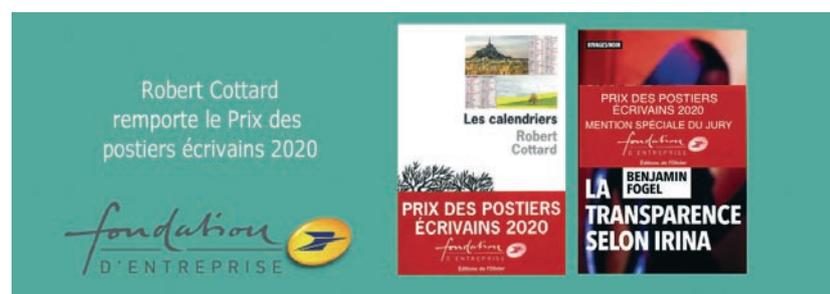
Cette correspondance fera l'objet d'un article de fond dans un prochain numéro de FloriLettres.

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Prix littéraires

Prix des postiers écrivains 2020 - 5^{ème} édition



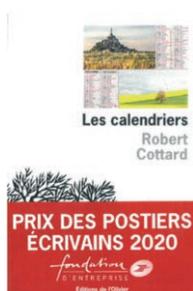
© Patrice Normand

Philippe Wahl, Président-directeur général du Groupe La Poste et Président de la Fondation d'entreprise La Poste a remis, lors de la cérémonie des vœux du Groupe La Poste, le 14 janvier, en présence de Bruno Le Maire, ministre de l'Économie et des Finances, le Prix des postiers écrivains à :

Robert Cottard,
pour *Les Calendriers*, éditions de l'Olivier

et la mention spéciale du jury à
Benjamin Fogel,
pour *La transparence selon Irina*, éditions Rivages Noir

Quatre ouvrages présentés au jury* présidé par Alain Absire étaient en lice pour remporter la cinquième édition de ce prix littéraire.



Prix des postiers écrivains 2020

Robert Cottard est né en 1945. Reçu premier au concours national des facteurs en mai 68, il est versé au service maritime de la poste du Havre (Queen Elisabeth, France...), avant d'être nommé définitivement à Criquetot l'Esneval, où il restera pendant 30 ans, jusqu'à sa retraite en 2000. Autodidacte, passionné de musique et d'art contemporain, il lit sans trêve, compose des chansons, écrit. Il a publié plusieurs livres (dont son autobiographie, *Le Brouillon*) en auto-édition.

Les Calendriers. Gonneville-la-Mallet est un bourg de 1500 habitants situé dans le pays de Caux, à quelques kilomètres d'Étretat. Chaque fin d'année, « Bob le facteur » y perpétue la tradition du calendrier. D'une visite à l'autre, c'est comme un minuscule fragment de la comédie humaine qui se dévoile. Car tous ceux et celles qu'il rencontre – paysan, cafetier, marin, commerçante ou demoiselle des postes, sans oublier le châtelain – sont porteurs d'une histoire singulière.

Ce sont ces histoires que raconte Robert Cottard, avec un formidable sens de l'humour. Et le pressentiment que le monde qu'il décrit est déjà en train de disparaître.

Mention spéciale du jury 2020

Benjamin Fogel a 38 ans. Il est le cofondateur des éditions Playlist Society, qui publient des essais culturels sur le cinéma, la musique et la littérature. Après un récit de l'une des figures phares du mouvement punk, *Le Renoncement de Howard Devoto* (Le Mot et le Reste, 2015), *La Transparence selon Irina* (Rivages, 2019) est sa première œuvre de fiction. Il est par ailleurs postier depuis 2007 et est actuellement Directeur Projet de L'Identité Numérique au sein du Groupe La Poste.



© Alexis Fogel

La transparence selon Irina. 2058 : le monde est entré dans l'ère de la transparence. Les données personnelles de chacun sont accessibles en ligne publiquement. Il est impossible d'utiliser Internet sans s'authentifier avec sa véritable identité. Pour préserver leur intimité, un certain nombre de gens choisissent d'évoluer sous pseudonyme dans la vie réelle.



Sur le réseau, Camille, 30 ans, vit sous l'emprise intellectuelle d'Irina Loubowsky, une essayiste controversée qui s'intéresse à l'impact de la transparence sur les comportements humains. Dans la réalité, Camille se fait appeler Dyna Rogne et cultive l'ambiguïté en fréquentant un personnage trouble appelé U.Stakov, aussi bien que Chris Karmer, un policier qui traque les opposants à Internet. Mais Karmer est assassiné. Entre cette mort brutale et le mystère qui entoure Irina, Camille remet en question sa réalité mais reste loin de soupçonner la vérité.

***Membres du jury :**

Président :

Alain Absire, Écrivain, Président de la Sofia (Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit)

Philippe Bajou, Secrétaire Général, Directeur Général adjoint du Groupe La Poste
Chantal Bouchier-Saada, Responsable de l'Espace culture du Lemnys

Georges-Olivier Châteaureynaud, Écrivain

Valérie Decaux, Directrice Générale Adjointe, Directrice des Ressources Humaines et des Relations Sociales

Bénédicte des Mazery, Écrivaine et journaliste

Jean-Luc Manet, Écrivain, assistant d'études Branche Services Courriers Colis

Carole Martinez, Écrivaine

Daniel Martinez, encadrant courrier collecte PPDC Paris 12ème / Lauréat du Prix des postiers écrivains 2019

Anne Nicolas, Directrice du musée de La Poste

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-des-postiers-ecrivains-5eme-edition>

Prix Sévigné 2019 - 24^{ème} édition

Manuel Cornejo remporte le prix Sévigné pour *Maurice Ravel - L'intégrale : Correspondance (1895-1937), écrits et entretiens*. Remise du prix le Mardi 4 Février 2020 au Musée de La Poste



Le Prix Sévigné a été créé en 1996 à l'occasion du tricentenaire de la mort de la Marquise de Sévigné à l'initiative d'Anne de Lacretelle. Il couronne la publication d'une correspondance inédite ou augmentée d'inédits, apportant une connaissance nouvelle par ses annotations ou ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française ou étrangère.



Le jury du Prix Sévigné :

Jean BONNA, Président d'honneur, Membre correspondant de l'Institut de France / Claude ARNAUD / Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS / Manuel CARCASSONNE / Jean-Paul CLÉMENT, Membre correspondant de l'Institut de France / Charles DANTZIG / Anne de LACRETELLE, Présidente Fondatrice / Marc LAMBRON de l'Académie française / Diane de MARGERIE / Gilbert MOREAU / Christophe ONO-dit-BIOT / Daniel RONDEAU de l'Académie française

Le Prix Sévigné 2019 a été attribué au premier tour de scrutin à Manuel CORNEJO pour la publication de

MAURICE RAVEL
L'INTÉGRALE
CORRESPONDANCE 1895 - 1937
Le Passeur Éditeur

Ce livre constitue un événement historique, en offrant aux lecteurs l'ensemble le plus exhaustif de la correspondance du compositeur Maurice Ravel, soit près de 2.700 documents, conservés dans le monde entier, dont la plupart sont inédits sous forme de livre : 1.883 correspondances de Ravel, 303 correspondances à Ravel, 367 correspondances entre tiers sur Ravel, 137

écrits et entretiens de Ravel. Cet ouvrage de référence, fruit de plus de deux décennies de recherches, est enrichi de nombreuses annexes et d'une vingtaine de facsimilés en noir et blanc.

Lire le dossier du numéro 200 de FLoriLettres consacré à l'ouvrage avec une interview de Manuel Cornejo :

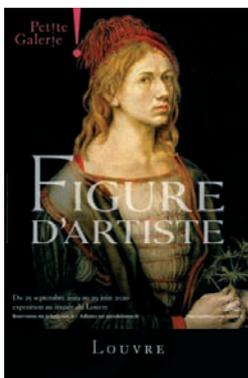
<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg200-maurice-ravel-lintegrale-correspondance-ecrits-et-entretiens>

Le Prix Sévigné sera remis au Musée de La Poste le Mardi 4 Février 2020.

Le Prix Sévigné est soutenu depuis vingt ans par La Fondation d'Entreprise La Poste et accompagné depuis dix-neuf ans par La Maison Hermès.

Expositions

Figure d'artiste Du 25 Septembre 2019 au 29 Juin 2020 Louvre, Paris



La Petite Galerie du Louvre propose, pour sa 5^{ème} saison, une exposition intitulée « Figure d'artiste », avec le soutien de la Fondation La Poste. Elle accompagne le cycle d'expositions que le musée consacre en 2019-2020 aux génies de la Renaissance : Vinci, Donatello, Michel-Ange ou Altdorfer.

C'est à la Renaissance que l'artiste affirme son indépendance et cherche à quitter le statut d'artisan pour revendiquer une place particulière dans la cité. Cette invention de la figure de l'Artiste a cependant une histoire plus ancienne et complexe que l'ampleur des collections du Louvre permet de mesurer, des premières signatures d'artisans dans l'Antiquité aux autoportraits de l'époque romantique. La signature, l'autoportrait, l'invention du genre de la biographie d'artiste servent son dessein : mettre en images les mots et accéder à la renommée accordée aux poètes inspirés par les Muses. En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture et le Salon, première exposition temporaire d'art contemporain, apportent, sous le regard de la critique, la reconnaissance et les commandes aux artistes avant qu'ils ne soient consacrés par leur entrée au musée.

C'est ainsi que le lien ancien entre les arts visuels et les textes a conduit à inviter, cette année, la littérature pour un dialogue fécond entre textes et images.

La Fondation La Poste s'est engagée aux côtés du musée du Louvre sur cette exposition et permet aux associations qu'elle soutient de profiter de ce dispositif en proposant des programmes d'accès à la culture pour les jeunes.

Commissaires : Chantal Quillet, agrégée de lettres classiques, et Jean-Luc Martinez, président-directeur du musée du Louvre.

Chef de projet : Florence Dinet, musée du Louvre.

Catalogue de l'exposition, sous la direction de C. Quillet et J.-L. Martinez, assistés de F. Dinet. Coédition musée du Louvre éditions/Le Seuil.

<https://www.louvre.fr/expositions/figure-d-artiste>

<https://petitegalerie.louvre.fr/article/prochaine-exposition-figure-d-artiste>

Giono Du 30 octobre 2019 au 17 février 2020 Mucem, Marseille



À la veille des commémorations du cinquantenaire de sa disparition, le Mucem présente une grande rétrospective consacrée à Jean Giono (1895-1970). Loin de l'image simplifiée de l'écrivain provençal, cette exposition suit le trajet de son œuvre écrite et filmée en lui rendant toute sa noirceur, son nerf et son universalité. Poète revenu des charniers de la Première Guerre mondiale, Giono s'est en effet autant attaché à décrire la profondeur du Mal qu'à en trouver les antidotes : création, travail, pacifisme, amitié des peintres, refuge dans la nature, évasion dans l'imaginaire.

Pour donner chair à l'un des artistes les plus prolifiques du XX^{ème} siècle, la quasi-totalité de ses manuscrits, exposée pour la première fois, entre en dialogue avec près de 300 œuvres et documents : archives familiales et administratives (dont celles de ses deux emprisonnements), correspondances, reportages photographiques, éditions originales, entretiens filmés, ainsi que tous les carnets de travail de l'écrivain, le manuscrit de son *Journal de l'Occupation*, les films réalisés par lui ou qu'il a produits et scénarisés, les adaptations cinématographiques de son œuvre par Marcel Pagnol et Jean-Paul Rappeneau, les peintures naïves du mystérieux Charles-Frédéric Brun qui lui inspira *Le Déserteur*, et les tableaux de ses amis peintres, au premier rang desquels Bernard Buffet.

En écho à ces traces matérielles de la vie et de la création, l'exposition explore la symbolique



Catalogue de l'exposition Giono. Éditions Gallimard. Avec le soutien de la Fondation La Poste

cachée au plus profond de l'œuvre de l'écrivain à travers quatre installations d'art contemporain, créées spécialement pour ce projet.

Commissariat :
Emmanuelle Lambert, écrivaine, auteure de *Giono, furioso* (Stock, septembre 2019)
Conseil scientifique :
Jacques Mény, président de l'Association des amis de Giono
Scénographie :
Pascal Rodriguez

Catalogue en coédition avec les Éditions Gallimard. Édition publiée sous la direction d'Emmanuelle Lambert. Préface de J. M. G. Le Clézio.
Avec le soutien de la Fondation La Poste. Sortie le 20 octobre 2019.

Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée
7 promenade Robert Laffont (esplanade du J4)
13002 Marseille

<http://www.mucem.org/http://museevieromantique.paris.fr/fr>

Exposition « Prison, au-delà des murs » Du 18 octobre 2019 au 26 juillet 2020 Musée des Confluences à Lyon



L'exposition « Prison, au-delà des murs » a pour objectif de rendre sensibles les enjeux actuels de la détention, à travers l'histoire de la prison et sa réalité contemporaine. C'est un sujet très peu traité dans les musées.

Cette création originale co-produite par le musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge de Genève, le Deutsches Hygiene-Museum de Dresde et le musée des Confluences sera présentée successivement dans chaque institution (du 5 février 2019 au 19 août 2019 à Genève et du 25 sept 2020 au 30 mai 2021 à Dresde). Les singularités de chaque lieu contribueront à enrichir l'approche pluridisciplinaire de ce fait sociétal actuel : la détention.

Quelle est la réalité des prisons aujourd'hui ?

L'exposition propose une réflexion sur notre système pénitentiaire hérité du 18e siècle. Conçue de manière immersive, elle explicite, par le biais de récits d'anciens détenus mais aussi de représentations de notre imaginaire collectif, le paradoxe selon lequel la prison isole l'individu pour le punir et protéger la société, tout en visant à sa réinsertion. Un parcours parallèle invite à explorer, par le théâtre, le quotidien des détenus.

La présentation s'attache à montrer l'importance primordiale de l'écriture et lui accorde une place particulière : c'est d'abord grâce à la correspondance que le visiteur découvre le lien nécessaire entre le « monde du dedans » et le « monde du dehors », ainsi que le dialogue intérieur des détenus entretenu dans les journaux intimes. L'exposition montre ensuite comment jaillit la création dans la contrainte de l'enfermement, en présentant les œuvres littéraires de plusieurs auteurs ayant écrit en prison. Certains comme Verlaine ont évoqué leur expérience en tant que prisonniers, d'autres ont écrit à partir de leur expérience, sans qu'elle en soit forcément le sujet. Des bornes d'écoute permettent d'appréhender une dizaine d'extraits, et 200 œuvres sont présentées, comme un mur, pour donner un aperçu plus large de la richesse de la création littéraire en prison.

Enfin, pour la présentation lyonnaise de l'exposition, le musée des Confluences propose d'explorer la porosité entre l'univers carcéral et l'extérieur, à travers une création théâtrale originale. Co-écrite avec le Théâtre Nouvelle Génération et l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre, cette création invite le spectacle vivant au sein du musée. De courtes scènes, issues de textes dramatiques existants ou créés, soumettent le spectateur aux sensations qui se jouent autour de la détention. Grâce au théâtre optique, reposant sur un principe d'illusions et d'hologrammes, couplé à la présence ponctuelle d'interprètes en direct, cette expérience théâtrale sera accessible pendant toute la durée de l'exposition.

www.museedesconfluences.fr/fr/evenements/prison-au-delà-des-murs

Spectacles

L'Atelier du mot, projets artistiques (lectures de correspondances) Du 14 février au 16 mai 2020

Association L'Atelier du Mot, L'émoi des mots, en Pays d'Orthe et des Arrigans dans les Landes, du 14 février au 16 mai 2020

L'objet de l'association L'Atelier du mot est de créer, développer, promouvoir et diffuser de projets artistiques, principalement liés au spectacle vivant et aux cadres mettant en valeur les mots, la littérature, le patrimoine, les formes interactives, les lectures, les conférences. Implantée en Pays d'Orthe et des Arrigans (Landes) et un peu au-delà, l'association organise « L'émoi des Mots ».

« Durant quatre mois (du 14 février au 16 mai 2020), le territoire s'habille de mots. Qu'ils soient en papier, en bois, en vers, en prose... ils seront pour tous, enfants, habitants, érudits et surtout curieux. »

Parmi les 24 rendez-vous dans des sites originaux, 4 sont dans les axes de la Fondation :
- **À Cauneille (Salle Municipale) le dimanche 29 mars à 15h30 : 1914-1918 - Dernier courrier à mon fils**

« Jean Rameau, écrivain et poète landais, après une faste période parisienne, décide de regagner ses landes natales et de s'installer au Pourtaou, sur la commune de Cauneille. Mais la guerre de 14-18 lui prend son fils unique. Épisode tragique qui va bouleverser sa vie et son œuvre.

Des centaines de lettres échangées entre le soldat et sa famille ont été conservées dans le silence d'un grenier. Ce spectacle est une invitation à visiter l'intimité de leur correspondance. »

- **À Heugas (Foyer rural) le vendredi 3 avril à 20h30 : Victor Hugo voyageur**

« Victor HUGO est un spectacle de chanson théâtralisée, conçu à partir d'une dizaine de très belles lettres écrites par Victor Hugo lors de ses voyages et complété par des textes tirés de son œuvre dont certains mis en musique. »

L'an dernier, 1250 personnes ont répondu à nos propositions, nous pensons cette année approcher le chiffre symbolique des 2000, ce qui, en milieu rural, est un succès manifeste.

- **À Garrey (Grange) le vendredi 15 mai à 20h30 : Parlez-moi d'amour !** Lecture musicale Marie d'Epizon : Un dialogue subtil entre correspondances amoureuses et chansons d'amour.

« À l'heure des textos et autres courriels instantanés, ce spectacle nous promène dans le monde à la fois intime et universel des échanges épistolaires amoureux.

Les lettres de Colette, Apollinaire, Camus et Maria Casarès, Victor Hugo, Simone de Beauvoir, Eluard, Montherlant ou encore André Gorz, Higelin, Musset, font écho aux chansons d'amour de Michèle Bernard, Anne Sylvestre, Barbara, Allain Leprest, Bernard Dimey, Brassens et d'autres auteurs plus confidentiels, pour explorer toute la gamme des sentiments et évoquer les mille facettes de cette capricieuse et fascinante aventure ! »

- **À Peyrehorade : Ovalie rime avec poésie.** Enfants concernés : 6-12 ans

« Dans le cadre du printemps des poètes, auquel nous sommes associés, des enfants de l'école de rugby du Peyrehorade sports participeront à des ateliers d'écriture, pour écrire des poèmes sur la thématique de la manifestation : le courage. Ces poèmes écrits seront ensuite envoyés par voie postale aux enfants de l'école de rugby voisine de Labatut, puis rassemblés dans un recueil distribué à l'ensemble des enfants des deux écoles de rugby »

Les ateliers seront animés par un professeur des écoles et par un poète enseignant.

Dates : 04 décembre – 08 janvier – 05 février – 04 mars

Correspondance 1933-1934 d'Anaïs Nin et Henry Miller, Paris et Bruxelles, janvier et avril 2020 Association Garçon pressé

Adaptation par Joana Preiss et Olivier Martinaud des deuxième et troisième volets de la Correspondance d'Anaïs Nin et Henry Miller portant sur les années 1933-1934, après un premier volet (1932) créé au Marathon des mots, à Toulouse en juillet 2018.

Récit d'un amour fou, qui fait place peu à peu à la tendresse, la correspondance d'Anaïs Nin et Henry Miller exprime la bienveillance constante qui anime la relation entre ces deux écrivains d'exception. Lettre après lettre, on suit l'évolution de leurs rapports au fil des années tout en assistant à des échanges passionnants sur le devenir de leur œuvre et le sens de l'écriture. Deux personnages exceptionnels, sans complaisance l'un envers l'autre, unis dans une fidélité essentielle, physique, matérielle et littéraire.

Présentation de cette trilogie, sous forme de feuilleton épistolaire

- les 24, 25 et 26 janvier 2020 : lecture des trois volets à Bruxelles à la Fondation Thalie

- le mardi 28 avril 2020 au Studio Raspail : 2ème volet / Correspondance 1933

- en avril : lecture des volets 2 et 3 à la Maison de la Poésie à Paris

<http://www.facebook.com/garconpresse>



Joana Preiss
et Olivier Martinaud

Publications soutenues par La Fondation La Poste

janvier - février 2020



Napoléon entre l'éternité, l'océan et la nuit, Éditions Robert Laffont, février 2020.

Édition présentée par Loris Chavanette. Préface de Patrice Gueniffey

La correspondance de Napoléon Ier est une mine d'or pour qui veut percer l'énigme Napoléon. Il faut dire que ce dernier est prodigue en lettres. La récente édition de la correspondance (15 volumes publiés en 17 ans), pilotée par la Fondation Napoléon, lui en attribue plus de 40 000. Aujourd'hui, mieux que jamais auparavant, on est en mesure de savoir qui fut Napoléon, dans son intimité comme dans son activité politique. Sa correspondance demeure l'outil le plus précieux pour restituer ce que son parcours, sa conduite, ses idées et ses émotions ont eu de singulier, ou de commun aux autres hommes. Chacun jugera sur la base de son autobiographie épistolaire. Ce recueil retrace la vie entière de Napoléon, de sa première lettre connue, en 1784, à son testament de 1821. En tout, ce sont plus de 850 lettres choisies et ordonnées de manière chronologique. Le volume confronte sans interruption le mythe napoléonien à la réalité de son existence tourmentée, en lutte perpétuelle avec les princes étrangers, ses ministres, ses généraux, ses épouses et parfois lui-même. L'image de Napoléon, bourreau de travail, pour qui « le vrai courage, c'est celui de trois heures du matin », n'est pas usurpée. Depuis Louis XIV, on n'avait vu une telle implication dans les affaires de l'Etat. Pourtant, dans ce domaine, l'Empereur-soleil a de loin dépassé le Roi-soleil. Il était par conséquent crucial de montrer aussi bien la correspondance avec les grandes figures du pouvoir et les souverains d'Europe, que celle avec des destinataires plus modestes, comme son bibliothécaire ou le parent d'un soldat mort au combat pour lui présenter ses condoléances. Dans ses lettres, de son ascension fulgurante à la fin de son règne, Napoléon ne peut cacher ses multiples visages, ses gloires, ses peines. La France de 1796 à 1815 est certainement pleine de Napoléon, mais cette anthologie permet aussi de retracer les grands drames et enjeux de la période, les trajectoires plus ou moins héroïques des destinataires de ses lettres. Ce livre, certes focalisé sur Napoléon, propose une galerie de portraits des grands de l'empire. On y croise Talleyrand, Fouché, Cambacérès, Murat, Lannes, Bernadotte, Ney, ses frères, ses sœurs, sa mère, Joséphine, Marie-Louise, figures romanesques elles-aussi, et nombre d'autres, parmi les têtes couronnées de l'Europe.



Revue jeunesse DONG ! « Là-bas j'y suis », N°5 Éditions Actes Sud Junior, janvier 2020

Édition d'une revue pour les collégiens : 4 numéros par an présentant des reportages illustrés. L'intention éditoriale est d'éduquer les adolescents à une information « au long cours » qui leur permet de prendre conscience de la manière dont les journalistes s'immergent dans un univers, une problématique, et cherchent un angle pour raconter une histoire vraie. La notion de point de vue est aussi explorée à travers d'autres rubriques : autoportrait, entretien... Parmi elles, « Là-bas j'y suis » permet à deux adolescents de pays différents (dont un Français) d'échanger par courriel sur l'actualité, leur vie quotidienne, leurs espoirs... L'occasion de découvrir leurs différences mais aussi leurs points communs. Les correspondants français se recrutent désormais parmi les lecteurs de la revue. Cette correspondance est une autre manière de raconter le monde, cette fois à travers le regard de jeunes qui ont l'âge des lecteurs. Elle occupe deux double pages dans chaque numéro de la revue et elle est illustrée de photos fournies par les correspondants eux-mêmes.

À partir du numéro 5, Marie Desplechin écrit une lettre « ouverte » à un destinataire particulier (Greta Thunberg dans le numéro 5) en lui faisant part de ses inquiétudes et préoccupations sur la crise climatique.

DONG! est la seule revue de reportages pour les adolescents. Elle est particulièrement utile aux professeurs documentalistes dans le cadre de l'éducation aux médias. Elle offre un support extrêmement qualitatif (illustrations, photos, variété des sujets...) et une grande richesse de contenus.

www.actes-sud-junior.fr/files_asj/



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org